

# Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 428-44

HEBDOMADAIRE

Mon parti est pris, et je vous déclare qu'il n'y a rien de mieux à faire que de lutter contre la misère qui nous accable.

J.-J. ROUSSEAU

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an ..... 6 fr. »  
Six mois ..... 3 fr. »  
Trois mois ..... 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION  
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an ..... 8 fr.  
Six mois ..... 4 fr.  
Trois mois ..... 2 fr.

## LE BÉTAIL

**Nous engageons vivement nos camarades libertaires à assister à la représentation du « BÉTAIL », pièce antimilitariste en un acte de notre excellent collaborateur et ami Victor Méric, qui sera donnée le Samedi soir 7 mai 1904, à l'U. P. du Livre, 12, rue de l'Ancienne Comédie.**

## LOUISE MICHEL

Nous recevons de Sébastien Faure les deux lettres ci-dessous :

Mon cher Matha,  
Je reçois de Louise Michel la lettre ci-jointe :

Louise n'ayant pas besoin de ce qui a été recueilli pour elle et ne voulant pas le garder, elle me prie d'en attribuer le montant à une œuvre de propagande, d'éducation ou de solidarité anarchiste.

Je suis d'avis que le plus utile sera de répartir la somme entre les Temps Nouveaux et le Libertaire.

Inquiète-toi donc de faire entrer les sommes recueillies et de les répartir moitié aux Temps Nouveaux, moitié au Libertaire.

Bien à toi :  
Sébastien Faure

Toulon, le 23 avril 1904.  
Mon cher Faure,

Je m'adresse à vous pour la publication de cette note afin qu'elle ne soit ni précédée ni suivie de rien qui en puisse altérer le sens, ce serait à regretter d'être passé cette fois encore à travers la mort et à profiter de l'instant favorable pour ne pas rester ou l'on ne serait plus qu'une cause de trouble aussi déplorable.

Pendant que certains sont oubliés, me disent des malheureux, on se dispute à qui paiera pour vous, vous êtes bienheureuse ! Non, je n'en suis pas heureuse du tout ! Je l'ai été hier quand il avait été convenu entre les quelques camarades qui, d'abord affolés par l'idée que j'étais sans rien, avaient demandé cette souscription et moi, croyant que tout était terminé de cette façon. Comme je ne puis recevoir de plusieurs côtés à la fois, tout ce qui a été envoyé par les compagnons et les socialistes, va être employé ensemble, ce qui sera un bon souvenir, à quelque chose de beau il y a tant de belles choses ! Et l'on n'en parlera plus.

C'était convenu ainsi et nous nous étions séparés nous serrant les mains ; je veux croire qu'il en est de même aujourd'hui.

Peut-être le peu que j'avais compris de tout ce qui se passait pendant que j'étais à l'agonie, m'en a fait sortir en aidant le docteur Bertholet à maintenir la vie, mais je ne vois pas pourquoi je l'aurais conservé si elle ne devait servir qu'à des envieux préjudiciables à la propagande consciente.

C'est dit en toute vérité et sans que personne puisse ne pas le comprendre, je m'adresse à vous afin que dans Le Libertaire les compagnons avec qui j'en étais convenue, terminent par un bon souvenir pour tous en attribuant ce qui a été recueilli soit à un commencement de bibliothèque pour un groupe, soit ce qui vaudrait encore mieux, à mon avis, pour les journaux anarchistes.

Je ne vous remercie pas, mon cher Faure, car c'est dans l'intérêt aussi de l'anarchie. A la cause et à vous.

Louise Michel.

Voilà un trait du caractère de Louise qui ne surprendra personne.

Sébastien Faure est d'avis, comme on l'a vu plus haut, de partager la somme recueillie entre le journal Les Temps Nouveaux et Le Libertaire. A mon tour, je propose, en raison même de la nature de la souscription, de partager entre deux journaux socialistes et deux journaux anarchistes.

En dernier ressort, j'estime qu'il appartient à Louise Michel et au camarade Cosmao, initiateur de la souscription, de disposer de l'argent au mieux de la propagande.

Louis Matha.

## OFFICIERS EN GRÈVE

Ces messieurs des classes dirigeantes nous donnent parfois des exemples qu'il serait bon de méditer et encore mieux de suivre... suivre avec de notables variantes, s'entend, car nos intérêts sont autres. Et nos sympathies, comme nos idées respectives, sous peine d'être de vaines fantômes, doivent accuser entre nos cerveaux des divergences profondes. Et c'est précisément à cela que nous convie leur attitude ; écouter ces voix intimes, être nous-mêmes, être peuple autant qu'ils sont bourgeois.

Une théorie chère aux galonnés, par exemple, est celle de l'obéissance passive. Sans cette base inerte et imbécile, l'armée se disloque, les faisceaux symétriques se rompent et les baïonnettes, pour une fois intelligentes, changent soudain de direction.

C'est l'idéal du mystique anéantissement de l'individu, merveilleusement exprimé par la devise des jésuites : *Tanquam cadaver*. Vivants cadavres aussi, les automates militaires, allant où les poussent les ressorts de la discipline, sous l'impérieuse pression de la main qui dirige.

Au conseil de guerre nantais, où comparaissaient des officiers coupables de n'avoir pas suffisamment observé cette obligation professionnelle de rigidité cadavérique, le rapporteur et le ministère public ont rencontré, pour traduire ce suicide du libre arbitre, des formules heureuses, précises et définitives :

« Un ordre, quel qu'il soit, quand il est donné par un chef, ne supporte qu'une chose, l'exécution. »

« Un soldat ne doit pas savoir pour quel motif on le commande. »

Et pourtant, les prévenus, cinq officiers du 116<sup>e</sup> de ligne, ont osé un jour commettre cette hérésie, d'avoir une opinion et une volonté propre. On leur avait ordonné de coopérer à l'expulsion des frères de Lamennais. C'était, à leurs yeux, une action impie et sacrilège. Ils s'y déroberent par une absence calculée, quand l'heure vint pour leur détachement de s'acheminer vers la sainte maison de Ploërmel. Quelques arguties précieuses leur suffirent pour décider à l'indulgence leurs juges, peu disposés à être sévères contre un si pieux délit.

Ils admirent avec une remarquable facilité qu'esquiver un ordre, n'était pas déshonorer. Mais tout de même, comme il fallait offrir une légère compensation à cette bonne vieille discipline quelque peu méconnue, leur insubordination fut bénévolement dédommée abandon de poste, et ils s'en tirèrent avec quatre mois de clou.

L'état-major de la marine marchande apporte la même ardeur à se solidariser avec les siens, et à se lever pour la défense des principes qui lui sont sacrés : Il se révolte au nom de la discipline menacée. La contradiction n'est qu'apparente : la discipline des autres, c'est leur fromage à eux, les chefs, et ils entendent bien ne pas le laisser envahir ni amoindrir.

Donc, capitaines au long cours, capitaines au cabotage, mécaniciens diplômés de la marine se sont mis en grève, à Marseille. Ceux du Havre leur tendent la main à travers l'espace, et il souffle parmi ces gradés un vent de grève générale.

La raison, la voici. Les inscrits maritimes de Marseille, ayant dans le nez trois officiers mauvais coucheurs, ont tant fait que la Compagnie Axel-Busk a débarqué le trio impopulaire. L'état-major, lui, exige qu'on les réintègre. De sorte que, pris entre les équipages qui tirent à hue et les gradés qui tirent à dia, les vaisseaux ne peuvent faire un mouvement et restent, sur leurs ancres, endormis dans le port.

Ce n'est pas que les prolétaires n'essaient aussi d'avoir quelque esprit d'entente et de suite. Mais, je ne sais comment, lorsque les choses paraissent en bonne voie, soudain tout craque, tout casse, tout s'évanouit. 30.000 employés des chemins de fer, en Hongrie, protestent par la grève contre l'intolérable exploitation qu'on leur fait subir. Ils jouent habilement du télégraphe pour se concentrer et produire, avec ensemble, à l'heure fixe, l'arrêt des trains sur toutes les lignes. Puis, ils s'emparent de démonter les manipulateurs ; car après les avoir servis, le télégraphe, entre les mains policières, aurait fait de se retourner contre eux. Ils s'emparent d'un certain nombre de wagons et de locomotives, et ils les réservent exclusivement à leur usage personnel, pour les besoins de leur cause et de leur propagande. Ils ont réussi à montrer la puissance formidable dont ils disposent : pour ce seul motif qu'à un certain moment ils l'ont voulu,

il n'est plus parti de Budapest que quatre trains sur 50 ou 60. Les vivres ont renchéri dans de fortes proportions. L'arrogant et autoritaire Tisza, président du conseil, s'est abaissé à parlementer avec eux.

Vous croyez qu'étant en si bon chemin, ils ont dû aller jusqu'au bout, et remporter une victoire complète ?

Erreur ! D'abord, leurs frères les soldats, ont commencé par se mettre, tant bien que mal, en leur lieu et place, à la manœuvre des trains abandonnés. Puis, comme cela n'allait pas assez vite, il est venu au susdit Tisza une idée géniale : il a métamorphosé en soldats les grévistes eux-mêmes, et ces farouches révoltés se sont laissés faire, et, désertant le champ de bataille économique, ils sont allés, au nombre de 20.000, docilement s'emprisonner comme réservistes à la caserne.

Il en restait encore : les gendarmes ont fait feu dessus. 23 sont tombés morts, et 40 grièvement blessés. Les autres ont repris le travail.

Quand je disais que les bourgeois, d'aventure, peuvent nous en remonter pour le mépris des préjugés stupides et de la discipline moutonnaire ! Et si nous savions autant qu'eux comprendre nos intérêts, au lieu de nous armer comme à plaisir contre nous-mêmes, nous serions forts.

Silve.

## SUICIDES IDIOTS

L'acide carbonique, la corde et le revolver font des tours.

Des malheureux, las de la lutte, désespérés de remonter le courant, tenaillés de faim et abrutis de misère, s'en vont de la société stupidement, sans rancune, se soumettant devant le crime social comme devant quelque chose d'inéluctablement juste.

Le chien affamé s'enrage, mord à droite et à gauche avant qu'on le tue ; le loup sort du bois, bondit sur la proie première.

L'homme, lui, allume un réchaud.

Et cela simplement parce que l'animal suit son impulsion qui est la loi de nature, tandis que l'homme, produit de siècles d'esclavage et de contrainte, est le joint de multiples préjugés.

Au hasard des faits divers, nous trouvons des lignes dont le laconisme révolte.

Le 22 avril, 24, rue Geoffroy-Lasnier, entre la vitre et le rideau, la concierge de l'immeuble aperçut un corps immobile. C'était Ernest Joseph qui s'était pendu parce qu'il devait deux termes.

Cette révolte contre les propriétaires et les huissiers est plutôt rassurante.

Cet autre :

La concierge du n<sup>o</sup> 15 de la rue de Sévigné, n'ayant pas vu, depuis une vingtaine de jours, un de ses locataires, Joseph Bourrel, âgé de trente-quatre ans, fit, hier, ouvrir la porte de son logement par un serurier. Le corps de Bourrel, en état de décomposition, était pendu à un clou. La misère est la cause du suicide.

Et celui-là :

Georges Bruneau, 30 ans, s'est tué d'un coup de revolver, 135, boulevard Montparnasse, parce qu'on lui refusait la main d'une jeune fille.

Et pour terminer une liste que l'on pourrait ne jamais clore, notons cette idylle finissant en drame :

Au mois d'octobre dernier, Félicien Graff, vingtième et un ans, émailleur, épousa Adrienne Bertholon, vingt ans, couturière. Tous deux vinrent habiter au 7, passage Maurice.

Travailleur, Graff se mit courageusement à l'ouvrage, mais, quinze jours après son mariage, il dut rejoindre le 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie, en garnison à Versailles.

Aussitôt, la situation changea dans le ménage ; la jeune femme, sur le point d'être mère, ne pouvait, par son travail, suffire à ses besoins.

Pour l'aider, Graff venait souvent à Paris, et s'efforçait de travailler.

La misère ne tarda pas à venir s'installer dans le petit appartement du passage Maurice.

Aussi, désespérés, les deux jeunes époux décidèrent-ils d'en finir avec la vie.

Hier, vers dix heures du matin, ne les voyant pas sortir, une voisine fit prévenir M. Bordes, commissaire de police du quartier de la Roquette.

Sur le lit, les deux époux étaient étendus, ne donnant plus signe de vie : un réchaud achevait de se consumer, au milieu de la pièce.

Sur la table de la chambre, le désespéré

avait laissé une lettre ouverte, adressée à un ami :

« Ceux qui liront ce qui va suivre, sauront que si nous nous tuons, ma femme et moi, c'est que nous n'avons plus la force de lutter contre la misère qui nous accable. »

« Louise est sur le point de devenir mère ; eh bien ! non ! sa situation n'a pas paru digne d'intérêt, et l'on me refuse le droit de travailler pour la nourrir. »

« Samedi, mes chefs m'ont refusé toute permission... Eh bien ! tant pis ! je m'accorde la grande permission... Je quitte en même temps le régiment et la vie... »

L'état des deux désespérés ne laisse, paraît-il, aucun espoir.

Et voilà !

Sans révolte, sans rancune, des malheureux s'accordent la grande permission : celle de mourir sans casser les vitres.

Tandis que le printemps donne une exubérance de vie, que la sève monte, que le bonheur de vivre devrait posséder tous les êtres, l'œuvre de mort s'accomplit, volontaire, chez des enfants qui s'étreignent et ont peur de la faim.

Nous devons crier ces découragements pour qu'ils cessent, parce qu'ils sont anti-naturels et stupides.

Nous devons les crier pour qu'ils détruisent les préjugés d'honnêteté et de devoir qui les font possibles.

Nous devons les crier pour que le microbe de la désespérance, qui hante de plus en plus les cervelles, fasse place à la révolte légitime qu'appelle un état social aussi monstrueux que le nôtre.

Nous voulons de la vie, belle et bonne pour tous, non de la mort volontaire, idiote et sans profit.

Fortuné Henry.

## CATASTROPHE !

Sitôt que fut connue la nouvelle de la bataille de Port-Arthur et de la mort de l'amiral Makharoff ce fut une universelle lamentation. D'un bout à l'autre du monde on n'entendit qu'un cri marquant le douloureux étonnement de tous et chacun tint à exprimer son chagrin d'une façon plus ou moins vive.

Il n'est pas jusqu'au Japon qui ne fit montre de ses sentiments de regret. Ainsi l'exige, paraît-il, la civilisation et la bonne éducation des peuples : on prépare froidement, sciemment, l'assassinat et quand on l'a commis on s'en montre très affecté et en guise de repentir on s'applique à la préparation d'un autre crime.

Pauvre humanité ! L'anéantissement d'une partie de la flotte russe d'Extrême-Orient fut appelé Catastrophe par les journaux.

En effet, ce fut une catastrophe, mais une catastrophe logique, qui n'eut rien d'extraordinaire comme la presse feignit de le croire. La guerre étant déclarée entre deux pays puissamment armés, peut-on admettre qu'elle se déroule sans qu'il y ait d'événements semblables ? A-t-on vu de grandes guerres sans catastrophes ? Jamais, et il faut nous préparer à recevoir d'ici quelque temps de nombreuses autres nouvelles dans le genre de celle-ci.

Les rédacteurs de gazettes auraient été mieux inspirés qu'ils ne l'ont été si, au lieu de déplorer les conséquences de la guerre, ils s'étaient employés à éviter la guerre même et à protester énergiquement contre elle. Il est clair que sans cello-ci Makharoff et son équipage n'auraient point été tués par les mines japonaises.

Mais pour éviter la guerre, il faudrait supprimer les armées dont le but est de la faire et supprimer les armées ce serait détruire l'organisation actuelle de la société.

La plupart de nos grands écrivains, journalistes n'ont pas une mentalité qui leur permette d'arriver d'eux-mêmes à cette conclusion rationnelle.

Ils ne s'aperçoivent pas que, de cette organisation actuelle de la société découlent les principaux fléaux qui nous affligent, et quand ils se trouvent en présence des méfaits de l'un de ces fléaux, leur esprit marque l'étonnement le plus stupide... à moins qu'ils ne le simulent.

En Russie, l'émotion fut particulièrement vive, et cela se comprend.

Dans le monde officiel on ne cacha point son mécontentement. Le tsar pleura, dit-on, et sa valetaille l'imita. Le tsar ayant la larme à l'œil, voilà qui n'est certes pas banal !

Mais que pleura-t-il ? Était-ce la mort des marins du « Pétropavlosk » ? Oh ! que non !



Il pleura un peu la perte de l'amiral Makharoff et surtout celle des navires qu'il ne pouvait plus utiliser de longtemps à de nouveaux massacres.

Il pleura la disparition de ces formidables engins pour lesquels des millions avaient été dépensés et qui étaient destinés à porter chez un peuple la ruine et la mort.

Il pleura l'échec moral subi par son gouvernement en même temps que l'échec matériel subi par sa marine. Il était humilié, lui, le maître de la plus forte nation de l'Europe, de voir son armée battue et ses projets ambitieux compromis par une victoire de son ennemi.

La preuve qu'il ne regrette pas les malheureux qu'il avait envoyés à la mort, c'est qu'il ne fit rien et ne fit encore rien pour éviter le retour de faits semblables. Bien au contraire ! A l'heure présente on redouble d'activité dans les milieux militaires russes. On prépare févreusement de nouveaux canons, de nouveaux navires pour les catastrophes futures, et un personnage important du pays du knout déclarait récemment que si les Japonais débarquaient deux cent mille hommes sur le continent asiatique, les Russes en envieraient quatre cent mille et que, si ce nombre était insuffisant, il serait porté à un demi-million !

Makharoff ! tue ! tue ! du sang ! du sang ! Nous avons de belles boucheries en perspective !

Grâce à la supériorité numérique de son armée, le gouvernement de nos alliés espère sortir vainqueur de la lutte qu'il a entreprise. Il veut y arriver coûte que coûte et quels que soient les sacrifices en hommes. Si dans une bataille il perd cinquante mille soldats et remporte néanmoins un succès, il est bien probable que personne ne pleurera dans le monde officiel ou, si quelqu'un le fait, ce ne sera que du chiqué, et parce qu'il faut toujours se soumettre aux exigences de l'usage, même quand à part soi on les trouve absurdes.

Il y a une autre partie de la Russie dont il est intéressant de connaître les sentiments au sujet de la catastrophe du « Petropavlovsk » : C'est le peuple.

Il est à présumer que la mort de l'amiral Makharoff dut le laisser assez indifférent. Makharoff n'était-il pas cet homme qui l'avait conduit vingt fois à la bataille et dont la vie semblait n'avoir qu'un but, le massacre ? N'était-ce pas d'ailleurs un Makharoff japonais qui avait causé l'effroyable hécatombe de Port-Arthur ? Tous les Makharoff du monde disparaîtraient soudainement que le peuple — celui qui est conscient et intelligent — n'en verserait pas une larme !

Et pourtant le peuple russe souffrait cruellement en apprenant la triste nouvelle. L'annonce du malheur résonna lugubrement dans son cœur. Lui aussi il pleura, et ses pleurs, plus discrets que ceux de l'homme qui le tient courbé sous sa cravache, n'en furent pas moins amers. C'est que le sang qui avait coulé là-bas, dans les mers de Chine, c'était son sang... Ce pauvre peuple, qui a tous les chagrins, toutes les peines, payait encore une fois de la vie des siens la folie de ses maîtres...

Comme lui, nous estimons que la vie d'un amiral n'est rien auprès de celle d'un simple soldat, quand celui-ci est un homme utile, un travailleur que l'on a contraint, momentanément, à revêtir la livrée qui en fait un animal nuisible malgré lui.

Pourquoi serions-nous tristes de la mort de l'amiral Makharoff ? C'était un soldat de profession ; il aurait pu choisir une autre carrière ou même n'en pas choisir du tout. Il avait volontairement pris le métier des armes et en avait, par conséquent, accepté les inconvénients comme les dangers.

Vraiment, il aurait eu trop de bonheur s'il était mort tranquillement dans son lit. On nous a relaté ses hauts faits de jadis et nous avons appris que, durant sa vie, il avait beaucoup tué. Il était particulièrement expert dans l'art de détruire à l'aide de torpilles ; la fatalité veut qu'il soit lui-même détruit par des torpilles. Ce n'est que justice.

Si Jésus-Christ vivait à notre époque, il ne manquerait pas de déduire de ce fait que : « Quiconque se servira de la torpille périra par la torpille », et il se garderait bien sans doute de gémir sur le sort de l'amiral défunt. Nous faisons simplement comme lui.

Quant à la perte de la bataille par les soldats de Nicolas, loin de nous désoler, nous nous en réjouissons. Il en sera ainsi d'ailleurs chaque fois que l'autoritarisme du tsar recevra un coup, et si nous avons quelque chose à regretter, c'est la victoire des Japonais, qui fortifiera l'autoritarisme du mikado. Nous aurions voulu que les deux ennemis fussent également battus, en admettant que cela fût possible.

Par contre, nous réservons notre pitié pour les humbles soldats, ces éternels exploités, qui sont allés au carnage sans haine, sans enthousiasme, aussi sans intérêt et à qui le tsar a volé la vie pour satisfaire son orgueil et assouvir ses instincts de potentat sanguinaire.

Ceux-là furent les véritables victimes de la guerre. Ils étaient de ceux que nous défendons et pour qui nous luttons ; ils étaient des nôtres, peut-être sans le savoir, et c'est pourquoi nous les pleurons.

Auguste L.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

## L'Absurdité Syndicale et Coopérative

Troisième réponse à Creuse

Que de questions à côté ! Creuse, lui-même, en paraît chagrin. Pourquoi les a-t-il soulevées ? Pourquoi en soulevait-il aujourd'hui de nouvelles ? Nous voilà loin de la question syndicale. Enfin, répondons.

« Entre deux maux, nous dit Creuse, on choisit le moindre. » C'est à voir. Il convient, auparavant, de se demander si les deux maux ne pourraient pas être évités et si l'on ne pourrait pas choisir un « bien ».

Remarque : Les proverbes constituent des arguments, bons, peut-être, pour des syndiqués, mais insuffisants pour les individus qui cherchent à raisonner correctement.

Quant à l'étang de l'intolérance, qu'il s'agit de clarifier, et à l'intolérance et de mie que l'on provoque en remuant la vase de cet étang, tordons-nous et passons. Je n'ai rien à répondre à de pareilles insanités. Je m'en tiens, jusqu'à preuve du contraire, à ce que j'ai dit de l'intolérance intolérable (*Libéraire*, nos 20, 22 et 24).

Creuse s'imagina que la méthode mathématique induit souvent en erreur. Il serait bien embarrassé de nous citer un seul exemple à l'appui de son dire. On ne peut se tromper qu'en appliquant une mauvaise méthode ou en appliquant mal la bonne.

En ce qui concerne la méthode de raisonnement qui conviendrait aux problèmes sociaux, Creuse ne nous la développe pas et pour cause. Il nous renvoie seulement au *Libéraire* n° 23. Je ne trouve, dans ce numéro, qu'une vague phrase indiquant, « qu'en bien des cas » (quels cas ?), le raisonnement d'intuition (?) est à employer. Tordons-nous derechef et répétons qu'il n'y a rien à répondre à de pareilles insanités.

Sûrement, Creuse ne se rend pas un compte bien exact de ce que l'on appelle la logique et de ce qu'on appelle un syllogisme. Pour l'intuition, ce terme ne m'intéresse qu'après définition.

Au sujet des « kilomètres raisonnables », Creuse dit avoir employé cette expression, *uniquement pour me plaire*. Pareille idée ne me viendrait pas. Je me sers d'expressions parce que je les crois justes et non pour plaire ou déplaire à mes interlocuteurs.

Mais Creuse ne s'est certainement pas rendu compte de son acte. Il n'a pas du tout choisi le mot « raisonnable » pour me plaire, mais (ce qui ne me gêne pas d'ailleurs) pour me blaguer. En effet, « raisonnable » est un mot que j'emploie très sérieusement et très souvent et auquel j'attache une grande importance. La blague est tout juste une blague de syndiqué, quoi que pas bien méchante. J'aurais préféré un mot méchant, mais juste et de nature à nous faire réfléchir utilement.

Creuse nous parle de querelle de mots. Peut-être ignore-t-il que les mots expriment des idées et peut-être oublie-t-il que cette querelle, c'est lui qui la suscite.

Revenant à la question syndicale, Creuse nous sort une vieille rengaine. « Par les syndicats, hausse de salaires ; par la hausse de salaires, l'instruction ; par l'instruction, la conscience de ses droits ; par la conscience de ses droits, la révolte. »

Tordons-nous une fois de plus. Qu'on nous montre les syndiqués arrivés par des moyens syndicaux à une hausse de salaires, qui leur a permis de s'instruire, de devenir conscients et de se révolter (j'ajouterai utilement).

Mais, mon pauvre Creuse, les syndiqués n'arrivent justement à rien parce qu'ils sont ignorants, qu'ils se refusent à sortir de leur ignorance et qu'ils se contentent du bafouillage syndical.

Or, l'ignorance est impuissante. Il faut savoir. Il n'y a pas d'espoir pour un individu d'améliorer son sort tant qu'il n'est pas sorti de son ignorance. C'est ce que nous passons notre temps à crier aux hommes et c'est ce que ne veulent pas comprendre les syndiqués.

Quant à la hausse des salaires, elle ne peut, suivant nous, aboutir qu'à des résultats imaginaires ou néfastes. Cette question est à traiter autrement que « sur le pouce ». Nous la traiterons longuement quelque jour.

Enfin Creuse fait comme tant d'autres. Il me prête des idées idiotes qui ne sont pas miennes, qui sont contraires aux miennes et il en déduit des conséquences. Où ai-je dit qu'il n'y avait pas lieu pour les conscients de se grouper dès à présent ? Où l'ai-je écrit ? J'ai dit le contraire toujours. J'ai écrit le contraire toujours.

Seulement il n'est pas question de groupements de conscients. Il est question de groupements d'inconscients, de syndicats. Ces groupements ne peuvent intéresser les conscients qu'un même titre que les autres groupements d'inconscients (groupements électoraux, par exemple).

Les conscients, suivant moi, vont dans les endormoirs électoraux et syndicaux pour y dire aux électeurs et aux syndiqués ce qu'ils pensent du système électoral et du système syndical, mais non pour y faire de la besogne électorale, non pour y faire de la besogne syndicale.

Pour les expressions *capital-argent*, *capital-travail*, je n'éprouve pas le besoin de les classer dans mon vocabulaire. Je connais des ouvriers, je connais des patrons, je connais même des anciens ouvriers devenus patrons. Les conflits entre ouvriers et patrons ne m'intéressent guère au point de vue auquel je me place (organisation d'une société raisonnable). Je sais en effet que ces conflits existeront tant qu'il y aura des ouvriers et des patrons. Je sais

que la suppression des patrons ne dépend pas des patrons et quelle surendra quand les ouvriers la voudront. JE SAIS QU'IL N'Y AURA PLUS DE PATRONS AU MOMENT PRECIS OU LES OUVRIERS SE DECIDERONT A NE PLUS TRAVAILLER POUR DES PATRONS, PAS AVANT.

Conclusion (toujours la même) : Il s'agit d'étudier les moyens, non pas de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers (besogne syndicale), mais de supprimer le patronat (besogne anarchiste).

D'où il suit : 1° Amener un électeur, un syndiqué à abandonner la besogne électorale et syndicale, c'est faire du travail utile.

2° Aller dans les groupements électoraux ou syndicaux pour une autre raison que pour sortir les électeurs et les syndiqués de la besogne électorale et syndicale, c'est faire du travail non seulement inutile, mais nuisible.

Parai-Javal.

Le traité de Pascal a, en effet, été édité à part. Le prix n'en doit pas être élevé. Je me renseignerai dès que je le pourrai et je donnerai l'indication.

## UN PESSIMISTE

Ce pessimiste était autrefois un optimiste endurci. Saturé de bongarconnisme, attribuant aux autres ses qualités, voyant la vie laide, mais supposant à tort ou à raison que si on savait, tout le monde la ferait belle par intérêt et par amour, il allait prêchant la vérité, la justice, la fraternité.

Malgré les tuiles qui chaque jour lui tombaient sur le crâne, les injures des ânes, les crapuleries des bourgeois, la cruauté des patrons, les infamies des policiers, les grotesques imaginations de la famille, les superbes arrêts de la magistrature, il mangeait du pain sec, buvait de l'eau claire, habitait un très modeste logis et se couvrait de vêtements peu luxueux sans chagrin et sans affectation.

Pendant vingt ans il écrivait, parla contre les affameurs du peuple avec une véhémence et une ironie candides. Les malins ou les naïfs ricanèrent à ses philippiques, le plaignaient tout haut de s'user les poudrons de la sorte, de s'esquinter le tempérament, de mentir une existence d'ascète au lieu de faire comme tous : se débrouiller par tous les moyens ou tirer son épingle du jeu sans scrupules en jouant des coudes, en écrasant tous les gêneurs.

« Pourquoi vous sacrifier, lui criait-on ; mettez donc à profit vos petites connaissances pour effectuer votre trouée dans cette société dont vous rêvez follement la destruction ? Gardez-vous de combattre des moulins à vent ; vos pensées sont de dangereuses chimères ; les travailleurs sont incapables de s'émanciper ; les utopistes sont leurs bêtes noires. Songez à votre peau, décrochez une timbale quelconque ; affirmez votre personnalité sans tenter de transformer l'humanité. Soyez souple, retors, mettez une sourdine à vos imprécations, courbez le front devant le capital. Que si vous persistez à battre en brèche les splendides institutions dues à l'intelligence des gouvernants, ceux-ci sauront bien vous mater à un moment donné. »

Il n'est pas bon, savez-vous, de se singulariser en affirmant un idéal inaccessible, en essayant de lutter contre le torrent d'indifférence, d'abjection ou d'ignorance qui submerge les plébiens.

Laissez les pauvres à la misère, ils ne veulent pas être sauvés.

Allons, malheureux rêveur, ressaisissez-vous, soyez pratique, que diable !

La révolution sociale est une blague, mais l'argent n'en est pas une !

Ces exhortations ne troublaient point notre extatique. Il se cramponnait plus vigoureusement que jamais à son dada, narguant mauvais conseillers et âmes viles.

« Tout est mal, ripostait-il, les turbinateurs sont volés par les employeurs, l'armée est une chose honteuse, les églises sont des lieux empestés, la femme est esclave, l'enfant n'est pas instruit sainement, le vieillard est méprisé, les infirmes crèvent en pleine rue ou dans leurs galets. »

Oui, oui, la bourgeoisie est une gouge et quiconque la défend est un imbécile ou un coquin.

A force d'avoir proféré de tels blasphèmes, mon pessimiste a déterminé l'indignation générale. Les amis eux-mêmes l'ont abandonné. Aujourd'hui, l'infortuné contemple les hommes d'un air singulièrement triste. Il les trouve bien sots ou bien lâches, mais ne désespère pas pourtant de modifier leur mentalité. Il se prend à murmurer quelquefois, le temps que dure un ée air : « Moi qui, jadis, voyais tout en bleu, verrais-je tout en noir maintenant ? »

Hélas ! le cher gargon est venu trop tôt dans un monde trop vieux !

Antoine Antignac.

## Encore le Travail des Femmes

On a pu remarquer que les revendications féministes ne tenaient aucun compte des fatalités économiques. Le travail des femmes, par exemple, que nous considérons comme une déchéance imposée à la femme du peuple, est inscrit au programme féministe en première ligne des conquêtes futures, immédiatement après le droit de voter. Grâce à l'envahissement des chantiers, des usines et des bureaux où l'homme ne trouve plus à gagner sa vie, la femme obtiendra l'indépendance économique dont elle est actuellement privée. J'ai déjà répondu à cet argument qui néglige volontairement, ou par ignorance des faits, la logique la plus élémentaire (voir le *Travail des Femmes*, n° 15 du *Libéraire*), mais il n'est pas mauvais de revenir le plus souvent possible sur une question d'un intérêt aussi passionnant.

J'emprunte à la *Petite République*, un rapide aperçu du travail des femmes en Angleterre. Dans ce qu'on appelle le « Black-Country », ce sont les femmes qui fabriquent la brique. Ce sont elles qui extraient l'argile du sol, qui la transportent à l'usine, qui moulent la brique, qui mettent au four. Aucun homme ne, prête la main pour les différentes parties de ce travail. Voici, n'est-il pas vrai, une conquête dont les féministes peuvent se glorifier, d'autant plus qu'on ignore pas combien ce travail est pénible. Les ouvrières sont pieds nus, et elles travaillent en plein air, en toutes saisons.

On m'assure que, non loin de Chauny, dans le département de l'Aisne, les femmes sont pareillement employées dans les briquetteries. Il me semble même en avoir aperçu, soumises à la même exploitation, vêtues d'une culotte légère et pieds nus, dans la banlieue sud de Paris, entre Bagneux et Bourg-la-Reine. L'indépendance économique de ces malheureuses est évidemment très précaire.

Le Parlement anglais, dont les membres — il faut le craindre — ne sont pas féministes, a édicté dernièrement une loi pour interdire aux femmes les durs travaux. Mais les « women brickmakers », qui gagnent au maximum quinze francs par semaine pour un travail de douze à quatorze heures par jour, se sont soulevées et elles ont obtenu qu'on la rapporte, car son application, ont-elles dit, les réduirait à la misère.

Il est bon de remarquer que le soulèvement de ces femmes n'a pas été provoqué par le principe du travail des femmes, mais par la nécessité où étaient celles-ci de travailler durement pour vivre. Plus pratiques assurément que nos féministes, elles dédaignèrent les interventions politiques et ne perdirent pas leur temps à revendiquer le droit de voter pour obliger le Parlement à s'occuper d'elles. Leur soulèvement, dont la *Petite République* ne donne aucun détail, suffit paraît-il à faire rapporter une loi qu'elles trouvaient préjudiciable.

Malgré cette preuve d'énergie, je persiste à penser que le fait d'être soumise à un labeur aussi écrasant n'est pas une amélioration du sort de la femme. Le progrès féministe est à rebours du progrès humain.

C'est ce qu'il m'aurait été facile de démontrer à la conférence antiféministe organisée, l'autre mercredi, par les soins du groupe « La solidarité des femmes ». Malheureusement, l'indépendance économique, dont les hommes sont injustement favorisés, m'empêcha de me rendre à l'aimable convocation de Mme Kaufmann. Je suis pris toute la journée par mon travail, ainsi, d'ailleurs, que de nombreuses femmes, que ces sortes de discussions pourraient légitimement intéresser.

Ce n'est que partie remise.

Henri Duchmann.

## DUCHMANN ET LA FEMME

Le camarade Duchmann, parlant de « La Ligue des Femmes Françaises », feint de croire cette ligue une « société féministe » ; il sait très bien que cela n'est pas, puisque cette ligue ne réclame pour les femmes aucun droit nouveau ; c'est une société politique, franchement cléricale dont les revendications n'ont rien de commun avec les revendications féministes. Les femmes qui la composent sont absolument d'accord avec Duchmann au point de vue du suffrage universel ; comme lui, elles n'en réclament pas l'extension aux femmes, comme lui elles sont d'avis que, sans voter, on peut influencer le résultat final des élections, comme lui encore, elles favorisent les cléricaux par les conseils qu'elles donnent aux électeurs que leur propagande peut atteindre ; elles leur disent : « Votez pour des cléricaux » — Duchmann dit aux socialistes anticléricaux : « Ne votez pas », ce qui revient au même, puisque, si ces socialistes l'écoutent, le résultat final du scrutin sera modifié en faveur des mêmes calotins.

Je ne me fais aucune illusion sur nos candidats, ni sur nos élus et encore moins sur nos électeurs, cause de tout le mal, mais, je crois précisément que ce n'est que par l'éducation et l'instruction qu'on peut révolutionner les mœurs ainsi que la moralité. Ce n'est pas, à mon avis, la manière de désigner nos mandataires qui importe le plus ; si le procédé est mauvais, il est du moins perfectible, c'est l'être humain qu'il faut rendre meilleur, et ce résultat sera encore loin d'être atteint, tant qu'on verra des hommes qui se croient émancipés parce qu'ils se disent socialistes, libertaires, anarchistes, etc., et qui pourtant ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils sont parvenus à froisser et, par conséquent, à faire souffrir leurs meilleurs amis et leurs camarades de lutte.

Duchmann est de ceux-là, il prend pour prétexte la manifestation d'une collection de femmes à curés, pour dire : « Et c'est un procédé que je conseille fort à nos féministes, etc. » puis il décoche quelques plaisanteries qui font bien voir en quel mépris il tient les femmes, et à quelle clientèle de lecteurs il s'adresse. Je doute qu'il la trouve, cette clientèle, parmi les abonnés du *Libéraire*.

Henri Godet.

N. B. — Dans le dernier numéro du *Libéraire*, une erreur d'impression a dénaturé ma lettre. Je disais : J'aurais été heureux d'entendre votre conférencier (Duchmann), dont j'excuse le mauvais caractère, conséquence probable d'un mauvais estomac, parler de la révolution profonde qu'il vient de faire subir à la question « Féministe ». En effet, c'est lui, et c'est lui seul, qui vient d'avoir la géniale inspiration d'intituler cette question « Question Féminine » de telle sorte que, grâce à lui, la question Féministe est mieux que résolue, elle a cessé d'être. C'était évidemment fort simple, mais tel l'œuf célèbre du non moins célèbre Colomb (Christophe), fallait-il encore y penser !...



## Causerie ouvrière

LA BONNE SEMENCE

Rouen, 23 avril 1904.

A l'occasion de la grève du textile dans le département de la Seine-inférieure, c'est à profusion que furent semées les idées de révolte dans les cerveaux ouvriers.

Certes, les apôtres plus ou moins intéressés du socialisme dans toutes ses nuances avaient bien été jeter leurs idées parmi cette population normande. Mais jamais, certainement, ces propagandistes n'eurent les espérances d'une moisson bonne et prompte comme celle que sont en droit d'attendre les semeurs d'idées syndicales et révolutionnaires parmi les esclaves normands, exploités et exploités des usines du tissage.

Ce fut d'abord à Darnétal, qu'une poignée de tisseurs syndiqués, de militants énergiques, animés d'un courage et d'une ténacité indomptables, surent faire comprendre aux camarades abrutis par la misère, l'ignorance et la crainte, que la vie pouvait être meilleure pour eux tous, dans leur jolie vallée normande, pourvu qu'ils osassent secouer leur torpéur.

Et leurs efforts ont été couronnés de succès, puisque leurs sincères paroles ont été comprises.

En effet, un beau matin, à l'occasion de l'application de la loi de dix heures, tous les travailleurs, hommes et femmes de la vallée de Darnétal, refusèrent d'un commun accord d'enrichir plus longtemps leurs exploiters puisque ceux-ci refusaient de leur accorder immédiatement un peu moins de temps de travail avec un moins ridicule et moins criminel salaire.

Alors, l'exemple fut contagieux, et le mouvement s'étendit. Il gagna presque toute l'industrie textile du département.

Jamais la Normandie et sa capitale n'avaient vu un tel mouvement.

Aussitôt, Police ignoble, Armée criminelle et inconsciente, Magistrature servile, Opinion publique abrutée, tout cela fut au service de l'exploiteur contre l'exploité, du spoliateur contre le spolié, de l'affameur contre l'affamé !

Cependant, il y eut quelques manifestations imposantes et spontanées.

Mais il y eut aussi quelques bagarres : Les vitres de certains bagnes furent brisées, les propriétés en danger, les gueules de policier endommagées, et, malheureusement, quelques ouvriers et surtout quelques ouvrières se ressentent encore de la douleur bestiale et sanguinaire des chiens souteneurs de tout ce qui jouit, de tout ce qui possède aux dépens des malheureux.

Les condamnations ont plu comme grêle sur les pauvres grévistes accusés par les mouchards provocateurs... et ce n'est pas fini...

Le patron, s'il l'ose, châtiera par le refus du travail, les meilleurs de ses esclaves. N'empêche qu'il aura eu la crainte salutaire qui rend moins arrogant et plus conciliant.

A moins d'une nouvelle secousse inattendue : manque de parole du patron, représailles imbéciles contre les syndiqués et contre les grévistes, grève d'une partie de l'industrie entraînant le chômage de tous, l'agitation gréviste sera sans doute éteinte au moment où paraîtront ces lignes.

En tous cas, outre les anodines, mais quand même appréciables améliorations obtenues, il restera bien avéré pour les travailleurs du tissage, comme pour les autres, que le groupement syndical fut la seule manière d'obtenir ces revendications et le seul moyen d'en obtenir d'autres encore et d'obtenir tout.

Cette constatation est déjà quelque chose au point de vue matériel.

Mais au point de vue moral, quelle réconfortante satisfaction !

Ce n'est pas avec la tête basse, le dos courbé, l'air piteux d'un chien qui craint le bâton du maître, que seront rentrés dans leurs bagnes les forçats de l'industrie textile.

Au contraire, pour la première fois, peut-être, tous ces exploités se sont compris les égaux de leurs exploiters, en attendant qu'ils en soient les évincés logiques et imputables.

C'est le front haut, le regard droit, pénétrés de leur dignité, confiants en eux-mêmes comme ils ne le furent jamais, que tous les grévistes auront franchi le seuil des usines momentanément abandonnées.

Et puis, la conviction que ce coup de grève, à tendance généralisatrice, n'est qu'un coup d'essai, ils se disposeront à recommencer en profitant de l'expérience acquise dans la lutte. C'est un recul pour un saut meilleur et plus sûr.

Quant aux patrons, ils le savent, leur prestige d'indispensables, leur renom de dispensateurs de vie, leur autorité, leurs privilèges sacrés sont mortellement atteints.

Aussi, les améliorations, ils les eussent doublées ; les revendications, ils les eussent acceptées toutes et sans hésitation, s'ils avaient pu soupçonner les asservis, les affamés, les résignés producteurs de leurs insolentes richesses, capables d'un si magnifique mouvement, d'une si grandiose affirmation.

Le Syndicat, leur terreur, qu'ils s'entendent encore bêtement à ne pas vouloir reconnaître, est maintenant institué. Il faudra compter avec lui. Constitué sur des bases conformes aux principes du Syndicalisme rouge, il s'affirmera toujours mieux, soutenant, protégeant, encourageant, éduquant l'ouvrier pour en faire un conscient de sa misère et de ses causes ; l'organisant pour en faire un intelligent, un énergique capable de supprimer l'effet en supprimant la cause.

Je me souviendrai longtemps des bons moments passés au milieu de ces travailleurs en lutte. Je reverrai longtemps leur

ébahissement d'entendre pour la première fois des choses si simples que tout un amas de préjugés et d'inepties encombrant leurs cerveaux leur avait empêché de comprendre plus tôt... Je reverrai longtemps leurs yeux attentifs où je présentais leur conscience s'éveillant et où je les sentais acquiescer enfin la science de leur malheur et la volonté de le faire cesser.

Les femmes et les jeunes filles, — sans doute parce que plus honteusement exploitées, — se montraient les plus enthousiastes, les plus gaies et les plus énergiques.

Comme les grévistes d'Hennebont, comme les Bretons, les Normands se sont réveillés.

Les lèvres des femmes ne marmonnent plus des prières, ni ne chantent plus des cantiques ; mais elles discutent les idées et chantent les énergiques chansons révolutionnaires.

Hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles, voudront, en Normandie comme en Bretagne, affirmer énergiquement leur désir d'en finir avec la misère qui les abrute. De leurs cerveaux, tous les respects imbéciles, tous les préjugés stupides et ancestraux s'enfuient !

Ainsi, seulement pour la propagande syndicale, des militants ouvriers qui ne sollicitent rien de ceux qu'ils enseignent, qui n'affichent aucune prétention de savoir ou de grand esprit sement partout, sèment toujours parmi les innombrables exploités les idées de révolte.

Quoi qu'on en puisse dire, la récolte fera époque car la bonne semence fait elle-même beaucoup parler d'elle.

G. Yvetot

## LIVRES A LIRE

### ORIGINE DE LA MATIERE VIVANTE ET PREMIERES PHASES DE SON EVOLUTION

Après avoir étudié les propriétés de la matière vivante, comparée à celle de la matière non vivante, nous devons nous demander par quels procédés la matière vivante a pu faire sa première apparition sur la terre et par quelles phases elle a dû passer pour acquérir les formes diverses et inégalement perfectionnées sous lesquelles elle se présente actuellement. Deux problèmes en un mot nous restent à étudier : celui de l'origine de la matière vivante et celui de l'évolution de cette forme de la matière.

Nous savons déjà que la matière vivante est constituée en majeure partie par des substances albuminoïdes et nous savons que ces substances ne sont formées chimiquement que par un petit nombre de corps simples : carbone, azote, hydrogène et oxygène, très répandus sur la terre.

Il est permis d'admettre que ces corps ont pu et peuvent peut-être encore se trouver en présence, dans des conditions telles que leur combinaison s'effectue pour produire des substances albuminoïdes.

Il n'y a pas d'avantage de difficulté à concevoir que certaines matières albuminoïdes, une fois formées, se soient associées entre elles et avec des composés inorganiques pour donner naissance à la matière vivante. Ce que nous ignorons, c'est la façon dont ces phénomènes se sont produits, ce sont les phases par lesquelles sont passées les combinaisons matérielles avant de parvenir à l'état complexe que présente la matière vivante.

La croyance au surnaturel a toujours été la conséquence de l'ignorance et l'instrument de domination des habiles ; mais la science est aujourd'hui assez avancée, elle a résolu assez de problèmes autrefois considérés comme insolubles, pour que nous devions désormais jeter de côté toutes les solutions surnaturelles et ne considérer comme vraies ou du moins probables, que les plus simples et les plus conformes aux faits naturels qui nous sont déjà connus.

Quoique nous ignorions comment a pu se faire la synthèse des matières albuminoïdes, nous n'hésitons donc pas à admettre qu'elle s'est effectuée et s'effectue peut-être encore aujourd'hui, aussi facilement que se produisent sous nos yeux, et par le seul enchaînement des phénomènes naturels, les combinaisons des divers corps qui, sans cesse, sont mis en présence dans le sol, dans les eaux ou dans l'atmosphère. Qui donc eût pu supposer il y a un siècle qu'on fabriquerait un jour, à volonté, de l'eau, du sel marin, de l'alcool, de l'essence de vanille, de la graisse ? On ignorait même la composition de ces corps. Or, notre ignorance de la composition chimique exacte des matières albuminoïdes et de l'agencement moléculaire des atomes qui la constituent est encore telle que nous ne pourrions pas hasarder d'en donner une formule chimique précise. Faut-il en conclure que jamais nous ne pourrions les fabriquer et surtout que la nature, bien plus habile que nos chimistes, n'a pas pu les produire ?

Nous ne le pensons pas ; nous admettons, au contraire, que, dans l'univers, les conditions favorables étant données, la production des matières albuminoïdes et même celle du protoplasma vivant n'est pas plus difficile que celle du carbonate de chaux ou de tout autre corps.

Le chimiste qui voit se former dans un liquide dont il ignore la composition un cristal quelconque, a-t-il l'idée, parce que « l'origine de ce cristal lui échappe », de le considérer comme n'étant pas « une substance purement chimique » ?

Notre ignorance de la constitution atomique du protoplasma vivant ne constitue pas le moins du monde une raison suffisante pour nous faire admettre qu'il est autre chose qu'une substance purement chimique, alors que l'analyse d'un poids déterminé de cette substance nous rend un poids égal d'éléments chimiques simples. Nous ignorons encore la façon dont cette substance a pu se produire pour la première fois sur la terre et s'y produit peut-être encore ; mais,

comme nous constatons qu'elle est composée uniquement de principes élémentaires, abondants dans le sol et dans l'atmosphère, nous croyons naturel d'admettre qu'elle résulte de la combinaison de ces principes, lorsqu'ils se rencontrent dans des conditions favorables à leur union.

Nous n'hésitons même pas à penser que le jour où le biologiste aura une connaissance exacte, d'une part de la constitution chimique et physique du protoplasma, d'autre part, des conditions nécessaires à la production de cet état particulier de la matière que nous nommons la vie, il lui deviendra possible de déterminer la formation de cette matière, comme le chimiste fait aujourd'hui la synthèse d'un grand nombre de corps dont il y a quelques années à peine, il ignorait encore la composition et les conditions de formation.

J.-L. de Lanessan.

(Extrait de Le Transformisme. Evolution de la matière et des êtres vivants, par J.-L. de Lanessan. Octave Doyn, éditeur, Paris.)

## LA VOIX DES CHAINES

Chanson

Air : La Voix des Chênes.

Quand le soleil descend à l'horizon,  
Teintant Paris or pâle ou cuivre rouge,  
Un bruit confus s'élève des maisons  
Tout aussi bien du palais que du bouge :  
C'est le sanglot de tous les enchaînés  
Vautrés dans l'or ou crevant à la peine,  
Lugubre bruit de leurs lugubres chaînes,  
Immense voix des terrestres damnés.

1<sup>er</sup> Refrain.

Tant que la lâcheté  
Règnera souveraine,  
Partout on entendra monter  
Ces bruits de chaînes :  
Elle chante la lâcheté (bis)  
L'horrible voix, l'horrible voix des chaînes !

Vous qui, puissants, commandez aux hu-

maines  
Vous n'êtes pas les maîtres de vous-mêmes.  
L'enfer, l'orgueil guident votre chemin,  
De vous, l'aveugle est le bien triste em-

blème.  
Tremblez, tyrans, la folie des honneurs  
Vous harcelant sans repos et sans trêve,  
Fait un enfer de votre vie, qu'en rêve  
Vous aviez cru faite de vrai bonheur.

2<sup>e</sup> Refrain

Vous qui, d'un vain pouvoir  
Tenez en main les Rennes,  
Ecoutez ces bruits qui, le soir,  
Montent des plaines :  
Elle maudit votre pouvoir (bis)  
La triste voix, la triste voix des chaînes !

Riches bourgeois, votre unique souci  
Est d'entasser richesses sur richesses ;  
Au malheureux, ne faisant pas merci,  
A votre bon vouloir mêlez la bassesse.  
Si, sans pitié pour son malheureux sort,  
A ses clameurs vos oreilles sont sourdes,  
Sachez, bandits, que votre chaîne est lourde  
Et que du sang tache ses mailloins d'or !

3<sup>e</sup> Refrain

Votre cupidité  
A fait naître la haine  
El contre vous, de tous côtés,  
Elle déchaine,  
A mort le bourgeois éhonté (bis)  
Rugit la voix, rugit la voix des chaînes !

Peuple avachi, écoute bien ces mots :  
Ces chaînes sont de toi le triste ouvrage  
Et, gémissant sous le poids de tes maux  
C'est contre toi que doit tourner la rage.  
Retiens encore ceci, d'un révolté :  
Si tu veux voir la fin de tes souffrances,  
Il faut d'abord songer à la vengeance,  
Et l'écrier : « Justice et Vérité ! »

4<sup>e</sup> Refrain

Pour que la liberté  
Remplace la géhenne  
Peuple secoue ta lâcheté,  
Brise tes chaînes  
Et tu n'entendras plus chanter (bis)  
L'ignoble voix, l'ignoble voix des chaînes !

## A tous les Peuseurs

Quelles que soient leurs opinions philosophiques et leurs conceptions sociales, je salue les réflexions suivantes :

Le médecin vient d'être appelé auprès d'un malade. Après avoir minutieusement ausculté ce dernier, il a déclaré que son client était atteint d'une maladie bien déterminée pour la guérison de laquelle il ordonne d'employer le remède dont il va indiquer la formule. Il est incontestable que si le médecin ne connaît pas les causes exactes qui ont amené l'écllosion de cette maladie, il tâtonnera et ne pourra venir efficacement au secours de son client. Donc, pour que la science médicale produise de bons résultats, pour qu'elle soit réellement une science, il a fallu — après avoir établi les caractéristiques d'une maladie quelconque — connaître en premier lieu les causes bien déterminées qui ont amené cette maladie afin de pouvoir ensuite indiquer avec certitude le remède destiné à la combattre.

L'humanité — prise dans son ensemble — peut être considérée comme un seul individu. Elle souffre ; c'est incontestable. De nombreux médecins sont venus indiquer chacun un remède spécial qui doit faire cesser les souffrances de l'humanité. Ces remèdes sont tellement différents les uns des autres que la pauvre humanité n'attache plus aucune importance à toutes ces formules médicales ; elle endure stoïquement ses souffrances sans que rien ne puisse laisser supposer qu'elle ait l'in-

tention d'essayer un des remèdes proposés.

D'autre part, je crois qu'il est impossible d'admettre qu'un individu malade — même dès ses premiers ans — n'ait jamais joui à un moment donné d'une parfaite santé.

Pour obtenir des résultats certains, procédons à l'égard de l'humanité de la même façon que la science médicale a été amenée à procéder à l'égard des individus ; recherchons les causes premières qui ont amené l'état de maladie qui dévore l'humanité.

Je pose donc à tous les penseurs les deux questions suivantes :

1<sup>o</sup> Pensez-vous que l'humanité ait joui à un moment donné d'une parfaite santé ? L'âge d'or, en un mot, a-t-il existé ?

2<sup>o</sup> Si l'humanité a joui à un moment donné d'une parfaite santé, quelles sont les causes qui ont pu amener l'altération de cet état de santé ? Quelles sont les causes qui ont pu amener l'exploitation de l'homme par l'homme ?

En posant ces questions, je crois faire œuvre logique. Je remercie *Le Libéraire* du concours qu'il veut bien m'accorder en cette occasion et j'ai le ferme espoir que tous les penseurs — est-il besoin de faire appel personnellement à chacun d'eux — se feront un devoir d'apporter leur concours à cette étude sociale.

Les réponses seront publiées par *Le Libéraire* et devront être envoyées à l'adresse suivante : Fougues Jeanne, 19, rue Saint-Cyprien, 19, Toulon (Var).

## LES ELECTIONS

En province

Je veux vous parler d'un petit pays républicain depuis le mois d'août 1903.

Deux candidats sont en présence ! Ecoutez leurs propos lorsqu'ils font une conférence ; dimanche dernier, à 2 heures, c'était Jeancong qui palabrait !

« Oui ! Electeurs ! on vous a trompés pendant quatre ans, on vous avait promis plus de beurre que de pain et c'est à peine si vous avez une croûte à vous mettre sous la dent. Mais moi qui ne rêve que le bien des travailleurs, voici ce que je me propose de faire dans notre petite ville. D'abord, avec un Conseil municipal digne de vous, et de moi, une petite plaine qui servira pour le marché du jeudi ; une école primaire supérieure, pour que les enfants des travailleurs de la ville et des champs puissent, par l'instruction qu'ils y recevront, prétendre aux plus hautes charges de l'Etat ; telles que : officiers de marine, de douane, de gendarmerie, etc., etc. Les Bretons ont la tête dure, c'est pour ça qu'ils peuvent faire des officiers hors ligne.

« Ensuite, je ferai construire une belle mairie au milieu d'un superbe jardin, où les femmes et les enfants viendront tous les jours se réchauffer au soleil.

« Je ferai paver les rues ! Le jardin de l'hôpital servira de forme modèle !

« Je ferai tant, qu'il n'y aura plus de malades... et les impôts seront, sinon supprimés, du moins considérablement diminués.

« Je ferai faire tant de constructions, de remaniements de toutes sortes, que les ouvriers de tous les corps de métiers seront jaloux des bourgeois. »

Cris ! hurlements, trépignements.

... Vive not' Candidat ! Vive Jeancong !

Toutes ces promesses me laissent rêver ! Je connais mon candidat et je sais bien ce qu'il fera. Ce bienfaiteur du peuple, en herbe, est propriétaire de vastes terrains ; les principaux magasins de la ville sont aussi à lui. On devine aisément, il n'est pas pour ce faire besoin d'être grand clerc, que ces vastes projets de pavages et de constructions ont pour but de donner une plus-value à ses terrains et à ses immeubles. Cependant, écoutons encore ; autour de moi règne un silence absolu ; le gaillard manie la périphrase de façon remarquable ; aussi le bon électeur tend l'oreille, boucle bée, grisé par la magie des mots ! Braves gens, si vous m'accordez votre confiance, vous aurez en moi un serviteur dévoué jusqu'à la mort ; si une grève éclate pendant ma gestion et que la troupe vienne, menaçant de ses baïonnettes la vie de mes concitoyens, savez-vous quelle sera mon attitude, vous voulez le savoir ? Eh bien ! j'irai la poitrine découverte, au péril de ma vie, me mettre à la tête des braves ouvriers suivis de toute la municipalité, et je dirais à la face des officiers commandant le détachement... avant de traverser les entrailles de mon peuple il faudra que vos baïonnettes traversent les miennes. (Applaudissements frénétiques.) Est-ce que mon adversaire Louifout a fait cela, lui ?

« Je termine ; vous m'avez compris, et je puis compter sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Un mot encore ! Pas d'abstention ! Aux urnes tous ! Ceux qui ne votent pas sont des lâches et des traîtres à la patrie »

La réunion était contradictoire ; un bonhomme voulut tenter une petite question... mais devant les yeux fulgurants de ses congénères les électeurs, il rengaina vivement son compliment. Ce brave peuple aurait certainement fait un sort à celui qui serait venu lui parler raison après celui qui, une heure durant, venait de lui mentir si impudemment, en lui faisant des promesses qu'il savait ne pas pouvoir tenir.

Le programme municipal de Louifout (l'autre candidat), dans lequel il ne laissait espérer qu'un petit chemin de fer d'intérêt local, n'avait pas eu le même succès.

J'avais un petit bourgeois à allure bonasse et lui demandais son opinion sur Louifout... C'est un homme, me dit-il, qui se fout de nous ! Il est propriétaire de l'usine qui se trouve près de la gare, une sale usine à peinture, bonne à faire crever ses ouvriers, qu'il paie de 35 à 40 sous par jour. Le chemin de fer qu'il nous promet servirait tout bonnement à lui faire transporter ses marchandises à meilleur compte



et c'est nous, les contribuables, qui devrions payer l'augmentation des impôts nécessitée par la construction de la ligne.

Allons, brave électeur ! choisis : tous les candidats veulent ton bonheur, rien que ton bonheur.

Francs Jerdaph.

## COUP D'ŒIL

La Société actuelle se désagrège sous les rayons brûlants de la science et la chaleur intense du mouvement révolutionnaire international. Le vieux monde croule sous le poids de ses crimes, de son apathie, de ses préjugés et de son ignorance ; il s'écroule dans le bruit effrayant des foules conscientes réclamant leur droit à la vie et leur place au soleil, et sera pulvérisé dans le fracas formidable de la colère et de la haine accumulées des peuples déchainés tout à coup contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux.

A voir les potentats se congratuler dans leurs visites réciproques, accompagnés, entourés, gardés par une véritable armée de réguliers, une nuée d'espions politiques et de mouchards et à savoir qu'ils s'entendent pour éviter la guerre entre eux et dicter, chacun dans ses Etats, des lois scélérates, et faire poursuivre et emprisonner tous ceux qui n'ont pas l'heur de leur plaire, et qui pourraient troubler leur digestion, tous ceux qui pensent et exaltent publiquement leurs principes socialistes ou libertaires ; à voir la tournure et la direction que semblent vouloir prendre les événements actuels ; et pendant que des faits gros de conséquences se produisent, nos généraux de coups d'état et de massacres aidés par la Congrégation et l'aristocratie financière rêvent d'étouffer la Révolution grandissante et menaçante dans quelque affaire coloniale ou toute autre expédition militaire intérieure ; mais préférant cependant les expéditions lointaines aux guerres de barricades, ces derniers leur étant d'autant plus redoutables qu'ils y risquent leur peau cent fois pour une : les fusils pouvant se retourner contre eux.

Les suppôts de l'armée qui lancent les fausses nouvelles pour sonder le terrain et connaître l'opinion des partis savent aussi bien que nous que les galons et les croix ne se ramassent pas dans les eaux de Lourdes ou de Vichy ou même dans le ké des Bretons cléricaux ; tandis que c'est dans le sang, à coups de fusil, de canon, de mitrailleuses ou de torpilles, en massacrant les hommes, écartant les femmes, violant les jeunes filles, embrochant les petits et en coulant bateaux et équipages que les officiers ramassent des lauriers, trouvent cette ferblanterie crubannée qui brille sur leurs poitrails qui fait leur orgueil, leur arrogance, la joie des badauds et des imbéciles qui font la haie sur leur passage et les applaudissent à leur retour des pays qu'ils ont transformés en abattoirs et en charniers.

Et le peuple assiste à ces réceptions tout bonnement comme si les victimes étaient le triomphe de leurs assassins en criant : « Vive l'armée ! »

Fernand-Paul.

## AGITATION

## EPINAL

Les camarades d'Epinal donnent en supplément, dans la *Vue*, le manifeste ci-dessous :

« A l'ouvrier de la ville et des champs,

Camarades,

« Voici le grand jour des élections municipales, le grand jour où le peuple souverain choisit ses maîtres !

« Bien des candidats sollicitent les suffrages :

mais quelle que soit l'étiquette, blanche, rouge ou tricolore qu'ils affichent, tous peuvent être classés dans l'une de ces deux catégories : les *repus* et les *arrivistes*.

« Les repus, ce sont ceux qui, nommés il y a quatre ans, trouvent la place bonne et tiennent à garder l'assiette au beurre pour eux et leurs amis. Les arrivistes, ce sont les affamés d'honneurs officiels et de bonne galette, les ambitieux, qui veulent s'emparer de cette assiette pour s'y tailler à leur tour une large tranche.

« Les uns et les autres, pour arriver à leurs fins, sont prêts à toutes les bassesses et à toutes les compromissions. Pour racrocher quelques voix, pour en faire perdre quelques autres aux concurrents, ils ne ménageront ni l'injure ni la calomnie. Ils ramassent la boue à pleines mains, pour se la jeter réciproquement au visage. Ils bathont la grosse caisse à tour de bras, en véritables charlatans, et sortent les grandes phrases sur la Patrie, le Drapeau, la République, voire même la Sociale. Ils promettent surtout, ils promettent tout ce qu'on voudra et même davantage, quitte à envoyer promener les gogos après le scrutin.

« Pour lesquels vas-tu voter, camarades ? Pour les fumistes déjà pourvus ou pour les bigueurs aux dents longues ?

« Eh bien, si tu as quelque souci de la dignité d'homme, si tu es autre chose qu'une pâte molle, qu'un politicien pétrifié à son gré, autre chose qu'un docile mouton que le berger mène à l'abattoir, si tu ne veux pas pour les premiers ni pour les seconds, tu laisseras ces gens jouer leur petite comédie tout seuls et tu bouteras la pipe avec leurs bulletins de vote.

« A ceux qui, le promettant une amélioration à ton sort, l'ont en vain de te faire marcher pour l'un ou l'autre des partis en présence, tu répondras : « La politique ne peut que diviser les ouvriers ; seule, l'action directe des syndicats arrachera à la Société bourgeoise les améliorations au sort des travailleurs et réalisera leur émancipation définitive. »

« Rappelle-toi cette phrase vraie : « L'émancipation des travailleurs ne peut venir que d'eux-mêmes. »

« Un Sans Patrie. »

## RUSSIE

A proximité d'un couvent, à Tiflis (Caucase), le général *Lysowski* a été tué ainsi que son ordonnance par des révolutionnaires restés inconnus.

Une curieuse nouvelle a été publiée par les journaux ces jours derniers.

La voici : *Helsingfors, 23 avril*. — On a tenté de faire sauter les nouveaux croiseurs russes *Jemischug* et *Ismrud*, construits dans les chantiers de la Nèva et qu'on est actuellement en train d'armer. Quatre mines flottantes avaient, dans ce but, été lancées dans la Nèva à Schlusselbourg, mais aperçues par quelques bateliers, elles ont été retirées de l'eau avant l'explosion.

Ca nous apprend que les révolutionnaires ont aussi pour leur usage des torpilles et des gens qui savent s'en servir.

L'Agence Reuter télégraphie la nouvelle d'un complot en Pologne.

« Varsovie, 23 avril. — On a découvert l'existence d'un complot dans lequel se trouve compromis le parti révolutionnaire de l'indépendance polonaise constituée ces temps derniers. Ce parti voulait faire provoquer une insurrection en Pologne. Dix-huit conspirateurs auraient été pendus après jugement. Le gouvernement attache peu d'importance à cet incident. »

Ces dernières paroles sont bonnes. Dix-huit pendus. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terreur rouge répondant à la terreur blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux armées de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

## ANGLETERRE

Selon la statistique de *Labor Gazette* de Londres il y avait au courant de l'année 1903, en Angleterre, 3.153 ouvriers tués par accidents de travail.

## CUBA

A *Batabano* s'est constitué un syndicat composé de cuisiniers, repasseuses, tisserandes de filets et de couturières. Le syndicat qui compte 572 membres a adhéré à la fédération ouvrière de cette ville.

Dernièrement ces ouvrières se mirent en grève et obtinrent bientôt satisfaction entière grâce à la grève générale de tous ces métiers.

A *San Antonio de los Baños* tous les syndicats s'unissent et forment une Bourse du Travail à la façon des bourses du Travail de France.

Un autre syndicat vient de se former à Havana, dans la capitale de Cuba. Ce syndicat se compose de tout le personnel des restaurants, hôtels, auberges, cafés, etc.

De même à Fampa vient de se fonder un grand syndicat de tous les ouvriers du tabac.

En général un grand accroissement du mouvement syndical dans l'île de Cuba se manifeste.

A. P.

## ESPAGNE

M. Maura vient d'échapper encore une fois à la mort. Mais, tout de même, il semble qu'il est destiné, dit le député républicain Blasco Ibañez, à *Augiollito*.

Voilà le télégramme du 26 avril que nous reproduisons :

## L'ATTENTAT D'ALICANTE

Une véritable fusillade. — Manifestation contre un couvent.

« Madrid, 26 avril. — D'après des renseignements privés, un groupe composé de trente à quarante individus porteurs de revolvers et de pistolets attaqua le train dans lequel se trouvait M. Maura, à sa sortie de la gare d'Alicante. Quelques voyageurs assurèrent que, la gendarmerie ayant fait feu, deux personnes tombèrent à terre. Trente-cinq à quarante coups de feu furent échangés.

Le même groupe d'individus, grossi d'autres manifestants, retourna en ville et alla jeter des pierres contre un couvent.

Le train attaqué porte plus de dix traces de balles et de pierres.

## COMMUNICATIONS

La Muse-Rouge. — Le samedi soir 7 mai 1904 à 8 h. 1/2 du soir, à l'U. P. du Livre, 12, rue de l'Anicenne-Comédie (6<sup>e</sup> arr.).

1<sup>o</sup> Conférence du camarade Liard-Courtois sur ses *Souvenirs du Bagne* ;

2<sup>o</sup> Concert avec le concours certain de Delsol, Mme Réval, Chambiet, Nicolai, Lapurge, Delarbre, etc., etc.

Le *Béail*, pièce antimilitariste en un acte de notre ami et collaborateur Victor Mérie. Prix d'entrée : 0 fr. 50.

L'Anche Sociale (Université populaire), 4, passage Davy, au 50, avenue de Saint-Ouen 18<sup>e</sup>. — Vendredi 29, Cazeville ; les Maritimes, de Seylor ; mercredi 4, Conseil d'administration ; Samedi 7, soirée mensuelle ; 1<sup>o</sup> Conférence, par Janvion. Sujet : La Paternité dans l'amour. Audition de Paul Paillette dans ses œuvres. Vestiaire obligatoire : 0 fr. 25.

Union ouvrière de l'Ameublement. — Mardi 3 mai à 8 h. 1/2 du soir, 4, passage Davy (avenue de Saint-Ouen) : Conférence par le camarade Paraf-Javal sur : Ce qu'il faut apprendre pour devenir conscient.

N. B. — Les camarades qui connaissent des embauches et ceux qui en cherchent sont invités à arriver de bonne heure.

Groupe abstentionniste du 3<sup>e</sup>. — Samedi 30 avril à 8 h. 1/2 du soir, au préau de l'école de la rue Bourg-Abbé, conférence par L. Mignote, sur : travail, machinisme et concurrence.

En cas de ballottage dans le quartier Sainte-Avoye, la campagne continuera par une série de trois conférences : mardi, jeudi, samedi.

On nous prie d'annoncer qu'en raison d'empêchements survenus au dernier moment, l'« Ennemi du Peuple », 225, avenue Daumesnil, Paris, a été obligé de retarder de quelques jours sa publication. On pourra se le procurer à partir du 5 mai, dans les principaux kiosques de Paris, sa publication devant probablement reprendre ensuite son cours normal et régulier.

Union bellevalloise (U. P. du 20<sup>e</sup> arr., 9, cité de Gènes, 67, rue Julien-Lacroix) (10<sup>e</sup> arr.). — Vendredi 29 avril à 8 h. 1/2 du soir, cours de musique pour les enfants ; mardi 3 mai, cours de dessin ; mercredi 4 mai, à 9 heures du soir, causerie par Jacques Bonhomme sur les Syndicats et les Coopératives.

Société d'Épargne Communiste (pour la création d'un atelier de Mécanique). — Dimanche 1<sup>er</sup> mai, grande promenade champêtre à Saint-Germain. Départ à 8 heures du matin. Rendez-vous au pont de Neuilly à 8 heures.

Frais de Voyage, aller et retour : 1 franc.

Les camarades adhérents ou non sont invités à y prendre part.

On est prié d'apporter son manger.

Causeries populaires des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup>. — Mercredi, 4 mai, à 8 h. 1/2, causerie sur « la Propagande abstentionniste ».

Causeries populaires du XVIII<sup>e</sup>. — Lundi, 2 mai, à 8 h. 1/2, causerie par le camarade Nergal sur « l'Évolution des Mondes ». Vendredi, 29 avril, à 8 h. 1/2, Cours d'espagnol.

SAINT-DENIS. — La Raison (Université populaire). — Samedi 29 avril, réunion à 8 h. 1/2 du soir. Ordre du jour : Analyse des vins avec expériences, Manière facile de découvrir certaines adulterations très courantes, par Nicolas.

Causeries populaires de Saint-Ouen. — Réunion le samedi 30 avril à 8 h. 1/2 du soir chez Duval, 82, rue des Rosiers.

MARSEILLE. — Jeunesse Syndicaliste et révolutionnaire de Marseille. — Les jeunes camarades de Marseille viennent de former un groupe de Jeunesse Syndicaliste et Révolutionnaire qui a pour but de grouper énergiquement les idées anticapitalistes, antimilitaristes et antireligieuses.

Un intéressant appel est fait à tous les jeunes travailleurs conscients afin de hâter l'écoulement de ce vieil édifice d'iniquités sociales.

On se réunit tous les dimanches du mois au Bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne.

Adresser tout ce qui concerne le groupe à Delmas, secrétaire, Bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne.

Le groupe serait désireux de se mettre en relation avec les autres groupes existant ou en formation.

ARGENTEUIL. — Le camarade Sinet, cultivateur, prévient les coopératives communistes qu'il leur vendrait ses produits de préférence à de bonnes conditions. En ce moment il pourrait disposer d'une assez grande quantité d'asperges. Lui écrire chez Emile Puisseux, 23, rue de la Chaussée (Argenteuil).

## PETITE CORRESPONDANCE

Paul Desarps. — Avons expédié poste restante.

## En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nollau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
Javal	0 15	0 20
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 25	0 30
Libre examen (Paraf-Javal)	0 10	0
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	1 25	1 40
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	0 10	0 15
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Géraud-Richard. La livraison	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bana), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughli)	0 15	0 20
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Éducation libertaire (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Élievan (1 <sup>er</sup> )	0 10	0 15
Grève générale (par les Étudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidau)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin)	1	1 25
L'Éducation pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Poutvrel, la Prostitution, le Célibat)	3	3 50
1 vol. in-8° 500 p.		
Du Réve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4	4 50
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Lucie	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignait (E. Girault)	0 20	0 25
La femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughli)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

## DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3	3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa), couverture de Steinlein	2	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Harnier	0 20	0 30
Véhémente (poésies) (A. Veidau)	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidau)	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales		
Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

## BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule)	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Gélroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3	3
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier)	3	3 50
Les prétoirs et la Congrégation (Urbain Gohier)	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3	3 50

Le peuple du XX <sup>e</sup> siècle (Urbain Gohier)	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck)	3	3
Bilatéral (J. H. Rosny)	3	3
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3	3 50
Les Rouges-Macquet (Emile Zola)	3	3 50
20 vol. chaque	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Berl)	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles)	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3	3 50
Sous le burnous (Hector France)	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3	3 50
L'Amie de demain (Eug. Fournière)	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legu)	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasi, mizski	3	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3	3 50
L'Amie nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3	3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

## THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gohier	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)	3	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2
Les mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1

## BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. P. H. Albert)	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck)	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. erhacren)	3	3 50

## LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albe).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
La Société future (Grave).....	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3 25
La Grande famille (Grave).....	2 75	3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3 25
En marche vers la société nouvelle (Cornelissen).....	2 75	3 25
Soupes, nouvelles (Descaves).....	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulle) ..	2 75	3 25
Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon).....	2 75	3 25
La Conquête du monde (Kropotkine).....	2 75	3 25
De l'individu à l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Les Joyeuxetés de l'Exil (Malato).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
La Commune (L. Michel).....	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Reclus).....	2 75	3 25
L'Unique et sa propriété (Stirner).....	2 75	3 25
Temps futurs, socialisme, anarchie. (Naquet).....	2 75	3 25
Sous-offs (Descaves).....	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay).....	5 »	5 »
La Société mourante et l'Anarchie (Grave), nouv. édition.....	2 75	3 25
Le Militarisme et la Société moderne (Guglielmo Ferrero).....	2 75	3 25
L'Humanisme intégral (L. Lacour).....	2 75	3 25
L'Inévitabile révolution (Uroski).....	2 75	3 25
Au Pays des Moines (José Rizal).....	2 75	3 25
ducl. de H. Lucas et R. Sempaur.....	2 75	3 25
Philosophie du déterminisme (J. Saulat).....	2 75	3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne (Tarrida de Marmol), Montjuich, Cuba, Les Philippines.....	2 75	3 25
Discours cíviques (Laurent Tailhade).....	2 75	3 25
Sous le Drapeau Rouge (Louis Barron).....	2 75	3 25
Les Aventures de Nono (J. Grave).....	2 75	3 25
Malfaiteurs (roman) (J. Grave).....	2 75	3 25
Un an de Caserne (L. Lamarque).....	2 75	3 25
Révolution chrétienne et Révolution sociale (Ch. Malato).....	2 75	3 25